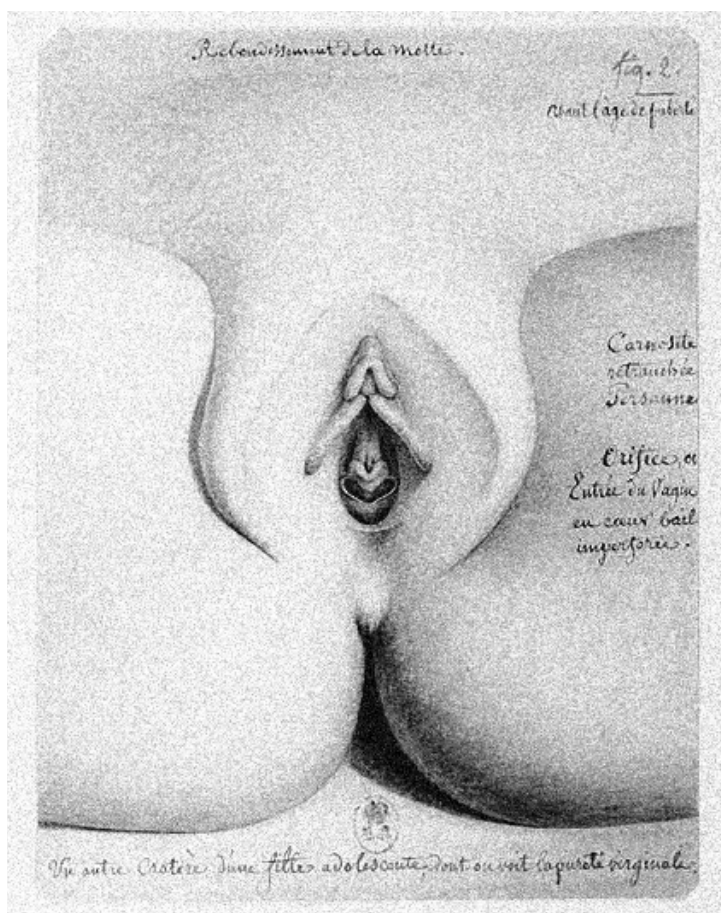




L'ÉPOQUE
paul ardenne

LE CLITORIS: OBJET D'ART, ENFIN THE CLITORIS: AN ART OBJECT, AT LAST



■ De longue date, l'anatomie humaine a fourni aux artistes plasticiens un « sujet », une thématique opportune. On s'est arrêté dans une précédente chronique (*artpress* n°520) sur le destin artistique du visage, dont la représentation, avec le temps, a muté, dégradée à mesure que notre légitimité à exister en gloire s'est vue remise en cause, crise de l'humanisme aidant. L'expression du corps musculeux, versant hommes, celle de la nudité resplendissante, versant femmes, est ainsi une très vieille antienne esthétique, tout comme l'attention portée par les artistes à certaines parties du corps humain. À titre d'exemple, le sein féminin, réservoir du lait maternel, voit iconographiquement triompher Marie allaitant le Christ et, les siècles passant, continue de passionner : en fait foi, qui vient

Jean-Jacques Lequeu. Un autre cratère d'une fille adolescente dont on voit la pureté virginale. c. 1779-1795. Dessin à la plume, lavis *pen and wash drawing*. 15,9 x 12 cm. (Coll. BnF, Paris)

d'ouvrir à Venise, après Vienne, l'exposition *Breasts* au Palazzo Franchetti (jusqu'au 24 novembre 2024). Le phallus, symbole de la virilité évidente, plastronne pour sa part depuis Pan, Priape et maintes divinités hindoues mâles, jusqu'à Pierre Molinier, Tracey Emin ou Sarah Lucas, malmené bientôt tant et plus au fil de la stance féministe, de Louise Bourgeois (*Fillette*, 1968) à Sabine Pigalle (*Clown Penis*, 2012). À ce jeu symbolique de la métonymie (la partie pour le tout), et figurativement parlant, ayons soin toutefois de mettre à part les organes féminins intimes, longtemps disqua-

lifiés. Ceux-ci, au registre de la représentation artistique, ont en effet enregistré un certain retard imputable aux interdits qui en cantonnent les images soit aux traités d'anatomie, soit à la vile icône pornographique de basse noblesse.

ENJEU DE CIVILISATION

Ceci posé, concernant la figuration artistique des organes intimes de la femme, s'impose l'obligation de désolidariser la « vulve », l'entrée de la « Porte de Jade » dirait le Tao, du clitoris qui en occupe la partie supérieure, dont l'anatomie à la fois visible et cachée est mal connue jusqu'au 19^e siècle – clitoris qui est le siège même du plaisir charnel le plus accessible qui soit, à juste titiller le « bouton de rose ». La vulve féminine ? Celle-ci connaît son heure majeure avec la modernité (Lequeu, Courbet, Schiele, Picasso, O'Keeffe), jusqu'à flamboyer à la fin du 20^e siècle avec Henri Maccheroni (quelque 2000 photographies du sexe féminin), ou Annie Sprinkle et Orlan qui exposent la leur lors de performances mémorables. Participant du programme émancipateur de la modernité, cette révolution de l'impudeur a sa raison d'être : lever les tabous, dire esthétiquement la chair et l'érotisme libéré, plus, pour le « Deuxième Sexe », affirmer la féminité au-delà du seul corps féminin-objet qu'ont modelé au fil des siècles domination masculine et fantasmagique mâle. Mais le clitoris ? Au prétexte que son maniement prompt à combler le plaisir féminin pouvait s'alléger de la question de la reproduction (se masturber, se donner un orgasme clitoridien, pour la femme, désépouse à la fécondation et, pour celle d'entre les femmes qui y répugne, à la pénétration), maints systèmes patriarcaux ou religieux l'ont condamné, après, longtemps, les psychiatres, dont Freud qui y voyait le siège d'une sexualité confinée immature versée à l'hystérie. Rien de léger, et rien non plus d'anachronique à cette stigmatisation dirigée contre un organe « anarchiste », dit la philosophe Catherine Malabou, dont l'autonomie est et demeure intolérable pour les tenants du contrôle

sexuel. En Gambie (Afrique de l'Ouest) a été décrétée en mars dernier la relégation de l'excision, un acte de barbarie, afin de juguler la possibilité d'une jouissance féminine pleine, assumée et maîtrisée. Fétichiser le clitoris, au vu de cet ostracisme (quoiqu'avec les risques induits par toute fétichisation, dont la réduction, de la surfocalisation), ne peut qu'être un enjeu de civilisation. Le féminisme s'y emploie intensément le 21^e siècle venu, dans le champ de l'art comme dans celui des luttes de genre.

COUTEAU SUISSE

L'Expo Clito. La seconde origine du monde que présente ce printemps l'Université Libre de Bruxelles (9 mars-7 juin 2024, commissariat Natacha de Locht et Brigitte Van de Kerchove) en offre opportunément le rappel, aussi pédagogique qu'artistique, en retraçant au passage l'histoire scientifique du clitoris et l'énigme qu'a longtemps représentée sa double conformation externe et interne – le siège du plaisir, où est-il ? clitoris contre vagin, vraiment ? Cette exposition nous incite à ce parallèle, décisif dans une civilisation de l'image telle que la nôtre : faire admettre le clitoris, le « culturaliser » (et à terme, le banaliser), c'est aussi devoir l'exposer au grand jour. Outre l'expérimenter, c'est devoir le dessiner, le peindre, le sculpter, déjà. Mieux encore, c'est en faire un emblème voyant, hors des galeries et des musées. La décennie 2010, qui voit le clitoris devenir, pour lui-même, un objet d'art, distribue dorénavant son effigie sculptée à même l'espace public : à Neuchâtel, près de la gare locale, avec Mathias Pfund (*Instant Pleasure*, 2017) ; sur le campus de Poitiers, avec Matthew Ellis... Ceci, jusque dans les lieux de pouvoir, à l'instar des deux sculptures de Karine Branger (*Trophy*) plantées devant la mairie parisienne du 18^e arrondissement en 2022. Objectif : la sacralisation.

Le clitoris, couteau suisse du féminisme élémentaire (nos corps de femmes, tels quels) comme exclusif (notre plaisir, femmes, sans besoin du phallus), s'érige pour solde de

CHRONIQUE

tout compte en ostensor de la liberté conquise. Peut-être à l'excès, soit dit en passant : anatomiquement parlant, le clitoris innerve la vulve et ne se réduit nullement à un élément de chair séparatiste, ceci impliquant que le plaisir féminin peut ne pas en faire son seul ustensile efficient. La clitomania contemporaine n'en est pas moins cet indicateur, au registre de l'histoire de l'art : le point ultime du cycle de l'appropriation, par le féminin, de sa propre figure. Enfin. ■

Human anatomy has long provided visual artists with a "subject," a timely theme. In a previous column (*artpress* n°520), we looked at the artistic destiny of the face, whose representation has changed over time, degraded as our legitimacy to exist in glory has been called into question by the crisis of humanism. The expression of the muscular body, for men, and of resplendent nudity, for women, is a very old aesthetic antiphon, as is the attention paid by artists to certain parts of the human body. By way of example, the female breast, the reservoir of maternal milk, has seen the iconographic triumph of Mary breastfeeding Christ and, with the passing of the centuries, continues to fascinate: witness the *Breasts* exhibition that has just opened in Venice, after Vienna, at the Palazzo Franchetti (until November 24th, 2024). The phallus, the symbol of obvious virility, has

been on display since Pan, Priape and many other male Hindu divinities, right up to Pierre Molinier, Tracey Emin and Sarah Lucas, and will soon be mangled time and again in the feminist stance, from Louise Bourgeois (*Fillette*, 1968) to Sabine Pigalle (*Clown Penis*, 2012). In this symbolic game of metonymy (the part for the whole), and figuratively speaking, let's be careful to set aside the intimate female organs, which have long been disqualified. In the realm of artistic representation, they have lagged behind due to the fact that images of them are confined either to anatomical treatises or to the vile pornographic icons of the lower nobility.

A CHALLENGE FOR CIVILISATION

Having said that, when it comes to the artistic representation of women's intimate organs, we have to separate the "vulva," the entrance to the "Jade Gate" as the Tao would say, from the clitoris that occupies its upper part, whose anatomy, both visible and hidden, was poorly understood until the 19th century—a clitoris that is the very seat of the most accessible carnal pleasure there is, just titillating the "rosebud." The female vulva? It had its heyday with modernism (Lequeu, Courbet, Schiele, Picasso, O'Keeffe), blazing a trail at the end of the 20th century with Henri Maccheroni (some 2,000 photographs of the female sex), or

Annie Sprinkle and Orlan, who exhibited theirs in memorable performances. As part of the emancipatory programme of modernity, this revolution in shamelessness had its *raison d'être*: to lift taboos, to express the flesh and liberated eroticism in aesthetic terms, and, in the case of the "Second Sex," to affirm femininity beyond the female body-object shaped over the centuries by male domination and male fantasies.

But what about the clitoris? Many patriarchal and religious systems have condemned the clitoris on the pretext that its use to satisfy female pleasure could alleviate the issue of reproduction (masturbation and clitoral orgasm, for women, remove the need for fertilisation and, for those women who are reluctant, for penetration). Psychiatrists have long condemned it, including Freud, who saw it as the seat of an immature sexuality confined to hysteria. There's nothing light-hearted or anachronistic about this stigmatisation of an "anarchist" organ, says philosopher Catherine Malabou, whose autonomy is and remains intolerable to the advocates of sexual control. In Gambia (West Africa), the legalisation of excision, an act of barbarism, was decreed once again last March in order to curb the possibility of full female enjoyment that is assumed and mastered.

Given this ostracism, fetishising the clitoris (albeit with the risks inherent in any fetishisation, inclu-

ding the reduction, the surfocalisation), can only be a challenge for civilisation. Feminism is working intensely on this in the 21st century, both in the field of art and in that of gender struggles.

SWISS KNIFE

The exhibition *Clito. La seconde origine du monde*, on show this spring at the Université Libre de Bruxelles (March 9th—June 7th, 2024, curated by Natacha de Loch and Brigitte Van de Kerchove), provides a timely reminder, both educational and artistic, tracing the scientific history of the clitoris and the enigma that its dual external and internal conformation has long represented—where is the seat of pleasure? This exhibition encourages us to draw this parallel, which is decisive in a civilisation of images such as ours: getting the clitoris accepted, "culturalising" it (and ultimately making it commonplace), also means having to expose it to the light of day. As well as experimenting with it, we have to draw, paint and sculpt it. Better still, it means making it a conspicuous emblem, outside galleries and museums. The 2010 decade saw the clitoris become an art object in its own right, and its sculpted effigy is now being distributed in public spaces: in Neuchâtel, near the local station, by Mathias Pfund (*Instant Pleasure*, 2017); on the Poitiers campus, by Matthew Ellis... And even in places of power, like the two sculptures by Karine Branger (*Trophy*) planted in front of the Paris town hall in the 18th arrondissement of Paris in 2022. The aim is to make the clitoris sacred.

The clitoris, the Swiss army knife of feminism, both elementary (our bodies as women, as they are) and exclusive (our pleasure as women, with no need for the phallus), sets itself up as a showcase for the freedom it has conquered. Perhaps excessively so, by the way: anatomically speaking, the clitoris innervates the vulva and is by no means reduced to a separatist element of flesh, which implies that female pleasure may not make it its only efficient utensil. Contemporary clitomania is no less an indicator of this, in the register of art history: the ultimate point in the cycle of appropriation by the feminine of its own figure. At last. ■

Translation: Léon Marmor with Deepl assistance

Franca Franchi. Série *series* Vulvania. 2023. Art digital imprimé sur toile on canvas. Vue de l'exposition *show view* L'Expo Clito. (Ph. Eve-Anne HKS)

